

Chapitre 1

Jeudi 12 avril

0 h 13. forum des Halles

Il titube. De loin, on croirait qu'il est ivre. On cherche des yeux son litron. Ou peut-être sa seringue. Et puis, finalement, non. Ce n'est pas un clochard ou un drogué, les fringues sont trop propres. Oh, bien sûr, elles sont luisantes d'usure, mais elles sont soignées. Les chaussures ont dû faire la guerre et sont dans un tel état que personne n'irait se soucier de demander laquelle. Donc il titube pour gagner l'ascenseur qui le hissera au sommet du forum des Halles, en plein centre de Paris. La nuit, quand tout est fermé, les escalators ne roulent plus. Le personnel prend un ascenseur qui ferme à clé. En principe, seuls les employés y ont droit. Ce soir, comme souvent, l'homme est suivi par une bande de toxicos. Il a peur.

Pour certains, les choses sont inscrites une fois pour toutes. Gravées dans le marbre. Inaltérables. Immuables. Les petits matins sont tous blafards, les journées mornes, les soirées irrémédiablement cafardeuses et les nuits encore plus tristes que les jours. Vladimir Dimitriescu est tombé dans cette amère potion dès sa naissance. La tendance a été renforcée par les sanglots longs des violons de Ceaucescu, le Conducator roumain. Puis il a cru au miracle. Travaillant dans une officine de tourisme, il a réussi à obtenir un visa pour la France. Il a bouclé sa valise pour un départ définitif. L'arrivée dans un Paris hostile, ayant oublié Ionesco, Cioran et Elvire Popesco l'a rapidement fait déchanter. Le pauvre immigré n'est pas plus à sa place dans les méandres de la Seine que dans ceux du Danube. Les petits matins sont toujours aussi blafards, les journées aussi mornes et les soirées cafardeuses. À une différence près : plus question d'accuser le régime. De petits boulots en combines minables, Vlad s'est retrouvé vigile aux Halles. Il fait la nuit. Son service commence à seize heures et se termine à minuit. La dernière partie est affreuse. Il doit se

taper les insultes des toxicos. Il se fait traiter de nervi français à la botte des keufs. Il a beau être immigré, il a une gueule de céfran blanc. Il sert de souffre-douleur.

La fatigue l'empêche de courir pour échapper à la bande de tox. Il se sent au bout du rouleau. Depuis quelque temps il a du mal à fournir le moindre effort. Il se doute que ce n'est pas le résultat des carences alimentaires de sa jeunesse, mais n'arrive pas à comprendre les raisons de son épuisement. Il ne commet aucun excès et se demande confusément s'il n'a pas chopé un microbe insidieux ou, pire encore, le sida. Ses pensées se brouillent. Il fait encore quelques pas et s'effondre. Il n'a pas eu le temps d'ouvrir la porte de l'ascenseur.

Corto, le chef de la petite bande, s'approche. Il fouille rapidement le corps recroquevillé à ses pieds et sort un trousseau de clés. Il appelle l'ascenseur. Fouille encore un peu, trouve un portefeuille dont il examine le contenu. Une moue méprisante lui étire le visage. Dégoûté, il remet le portefeuille dans la poche du veston puis fait signe aux autres de l'aider. L'ascenseur est là. Ils s'engouffrent dedans en se serrant un peu. Quatre étages plus hauts, tout le monde descend. Le vigile, toujours inconscient, est transbahuté sur l'esplanade. Corto lui flanque trois paires de gifles. L'homme reprend conscience. Il entend vaguement quelqu'un murmurer : « Il lui a même pas tiré son fric. » La petite bande a déjà calté. Le vigile se redresse péniblement et se remet en route.

4 h 47. Rue Saint-Maur

Aziz rentre chez lui. En fin, chez lui... Il se faufile tant bien que mal dans un squat de la rue Sainte-Marthe, presque à l'angle de l'avenue Vellefaux. L'entrée est dissimulée par une planche qu'il suffit de déplacer pour découvrir un passage. Le jeune Maghrébin se baisse pour pénétrer dans le trou du mur. Une main le saisit brutalement.

— Faut qu'on cause, Aziz.

Le ton n'est pas franchement amical. Aziz sent une sueur glacée lui tremper le dos.

— Demain, ch'uis crevé.

— Non, Aziz. Ça fait un bail qu'on doit parler. Tu as pris cinq cents grammes de belle blanche. Et on n'a toujours pas le fric.

— C'est pas ma faute ! J'arrive pas à vendre !

— Bien sûr, Aziz, Et on t'a tout fauché, c'est ça ?

— Non, j'ai toute la semaine. Je l'ai même avec moi ! Mais c'est le bordel aux Halles. Plus personne n'achète. Même le rohyp¹ ou le sub², y'a plus de preneurs.

Aziz sent confusément qu'on le fouille. Le précieux paquet lui est enlevé. Quelques minutes plus tard, plus rien n'a d'importance pour Aziz : une balle de 9 mm vient de se loger quelque part entre son poumon et son cœur. Le bruit, étouffé par le silencieux, n'a même pas dérangé les chats du voisinage. Son corps est embarqué. À 5 h 06, il est jeté dans le Canal Saint-Martin.

5 h 06. Quai de Valmy

Une vaste terrasse au dernier étage. L'homme est nu, le regard vague et les sens encore étourdis. Un plouf sonore crève la nuit. Subitement réveillé, il s'approche de la rambarde et scrute le canal en contrebas. Rien. Il distingue à peine la surface de l'eau. Quelques minutes plus tard, il se recouche. Dans le lit, la jeune femme se retourne sans se réveiller. À 5 h 19 l'homme dort.

Paul Loubière, Contre-addiction © Editions Viviane Hamy, 2000

¹. Rohypnol : somnifère souvent consommé en association avec d'autres drogues pour en augmenter les effets.

². Subutex : produit de substitution utilisé pour le sevrage de l'héroïne.